

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL MARDI, 27 OCTOBRE 1848.

No. 76

## MISSION D'ABBITIBBI, DE TEMISKAMING, ETC.

LETTRE DU R. P. LAVERLOCHÈRE A MGR. GUIBERT,  
EVÊQUE DE VIVIERS. (Suite.)

Monseigneur,

On se tromperait si l'on s'imaginait qu'il y a moins de tendresse naturelle chez nos chers indiens que parmi les nations civilisées. Les mères y sont plus véritablement mères. Elles ne livrent jamais le fruit de leurs entrailles à des soins étrangers. Elles ne frappent jamais leurs enfans, il est vrai, mais c'est plutôt par amour que par faiblesse. Et leur amour pour être moins éclairé, n'en est peut être plus fort. En voici un exemple: je désirais beaucoup rencontrer à Abbitibbi un enfant intelligent et l'amener avec moi pour mieux me former à la langue et connaître la différence qu'elle a avec l'Algonquin, j'espérais aussi avoir en lui un bon catéchiste, mon choix tomba sur un enfant de 9 ans, ses parens sont les meilleurs chrétiens de cette mission. Je leur en fis la proposition, elle fut accueillie avec joie; mais au moment du départ, l'enfant s'attachait au cou de sa mère et celle-ci le pressait sur son cœur avec une sorte de convulsion. J'eus beau faire à l'enfant les promesses les plus engageantes, tout fut inutile, il fallut renoncer à tout espoir de l'amener avec moi.

Durant les 14 jours que j'ai passé à Abbitibbi, j'ai pu instruire et baptiser dix adultes, j'en préparais un plus grand nombre qui auraient eu la même grâce, si le défaut de vivres ne m'eût contraint de devancer mon départ, je les ai admis au rang des catéchumènes. Dieu n'a pas cependant laissé sans récompense la foi de ces bons sauvages. Plusieurs m'ont assuré que la pêche avait suffi à leurs besoins depuis que les exercices de la mission avaient commencé. Un soir, c'était le huitième jour, un des néophytes vint à moi d'un air tout affligé et me dit ces paroles: mon père, voilà deux mois que nous l'attendions. Avant ton arrivée, nous avons souvent jeté le filet et toujours en vain, nous jeûnions tous ces jours là; cependant la faim nous préoccupait bien moins que le désir de te voir. J'étais seulement affligé pour mes enfans. Enfin, tu es arrivé, tu nous a purifiés de nos péchés et le Grand-Esprit nous a favorisés, nous l'en remercions maintenant. Il nous eût été bien doux de demeurer ici autant que toi, mais si cette nuit nous ne pouvons rien prendre, nous serons contraints de partir demain. Cet aveu si simple avait quelque chose de sublime et d'affligeant pour moi. Car ce jeune chrétien était, ainsi que son épouse, le modèle des autres et l'aide du missionnaire. Fameux ivrogne autrefois, le bourgeois m'a assuré que depuis trois ans il n'avait pas goûté de liqueurs enivrantes, et grâce à son zèle, plusieurs de ses compatriotes ont pu recevoir le baptême. Il les instruit partout où il les rencontre. Connu de tous pour un bon chrétien, on l'écoute plus volontiers que tout autre, cet autre fut-il plus savant que lui. Deux de ses frères sont encore payens et polygames, il ne cesse de les exhorter et de prier pour eux. Dans l'impossibilité où j'étais de leur donner des vivres, je ne pouvais le retenir plus longtems. Espérant néanmoins que le Seigneur aurait égard à sa grande foi: vas mon fils, lui dis-je, vas tendre tes filets, puis le Grand-Esprit te favorisera cette nuit. Prie aussi notre bonne mère Marie!—Merci mon père, et il part. Le lendemain comme je passais près de sa cabane, il vint tout joyeux à ma rencontre "vois mon père, me dit-il, comme j'ai été favorisé cette nuit," et il me montra une quinzaine de beaux poissons blancs. Il ne parla plus de partir, et il m'assura le jour de mon départ que depuis il n'avait pas souffert une fois la faim. Je les reçus du scapulaire, lui et sa femme, avant de les quitter.

Vouloir civiliser les sauvages à la manière des Européens, a dit il y a quelques tems un homme de Dieu, c'est vouloir changer la couleur de leur peau, c'est vouloir l'impossible.

Cela est bien vrai, l'expérience de plusieurs siècles le démontre assez, mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'en les séparant entièrement des blancs, on est assuré d'en faire de bons et de fervens chrétiens. L'apôtre d'Abbitibbi le prouve. Cette chrétienté naissante fait déjà la plus douce consolation du missionnaire, parce qu'elle est encore la plus isôlée. Là j'ai trouvé des âmes d'une piété tendre et pure. Sur la colline qui domine le fort et une bonne partie du lac, une croix fut plantée par le vénérable M. de Bellefeuille la première fois qu'il y parut. Elle est devenue un lieu de dévotion, mais jamais ce gage de notre salut ne reçut l'hommage de nos chrétiens comme cette année, j'ai pu l'observer de près. Malgré les instances de M. Frasen bourgeois du poste, de prendre logement chez lui, j'avais dressé ma tente tout près de cette

croix à côté de la chapelle. Pendant toute la mission, depuis deux heures du matin jusqu'à 10 et 11 heures du soir, je n'ai jamais vu la croix sans adorateurs. Les infidèles rivalisaient même quelquefois de zèle avec nos néophytes. J'ai vu couler à ses pieds des larmes de douleur et d'amour. Je ne pourrais vous dire les diverses émotions que mon âme éprouvait dans ces momens, souvent du haut de la colline qui dominait le campement général, portant mes regards sur les tentes dressées par les sauvages, j'y voyais des âmes pures, je les entendais chanter les louanges de Dieu, la joie que j'éprouvais, eût été bien douce, si elle n'avait été tempérée par l'esprit de ces innombrables tribus qui m'environnaient et qui sont encore assises dans l'ombre de la mort. De là mes regards s'étendant au loin je découvrais d'immenses régions encore infidèles et je ne pouvais retenir mes larmes. Plusieurs de ces tribus ont reçu depuis quelques années des visites mille fois plus fâcheuses pour elles qu'un abandon complet, l'hérésie nous a devancés. Eh quoi! m'écriais-je alors, le cœur plongé dans la douleur la plus amère, faut-il que les ministres de l'erreur soient plus zélés que les enfans de lumière, que ne puis-je me faire entendre à ceux de mes compatriotes que le zèle anime et leur lire de se hâter de venir s'associer à cette glorieuse entreprise. C'est un monde qu'il faut convertir. Que si de grandes fatigues les attendent, bien des consolations plus grandes encore leur sont réservées! Bien des fois aussi durant la sainte messe, j'ai versé des larmes de bonheur. Je voyais autour de moi des chrétiens fervens qui adoraient de tout leur cœur le maître de la vie. Là aussi se trouvaient des infidèles agenouillés comme les autres, et offrant leurs hommages au Dieu inconnu. Le lendemain ils revenaient encore, mais un rayon de lumière avait pénétré dans leurs âmes, et alors se prosternant, ils adoraient un Dieu anéanti sur l'autel. J'ai eu plus d'une fois lieu d'admirer ce changement aussi subit que merveilleux.

Je n'avais point de meilleur et de plus prompt expédient pour leur expliquer le dogme de la transsubstantiation qu'en leur montrant l'hostie et le calice et leur citant les paroles du Sauveur. Quelques mots, une hostie à la main, les faisait plus profiter, que des journées entières de raisonnement il faut absolument leur rendre nos mystères sous des dehors sensibles.

Quand une fois on est parvenu à déraciner chez un peuple son vice dominant, il y tout à espérer, voilà ce qui me fait bien augurer de ma chère peuplade d'Abbitibbi. La tempérance y fait tous les jours un progrès sensible. Le bourgeois m'a avoué plusieurs fois qu'il y en avait un certain nombre dont le changement l'étonnait, tant ils étaient ivrognes. Autrefois je dois dire à la louange de cet honorable M. que lui et ses subordonnés, bien loin d'engager les sauvages à boire, font ce qu'il peuvent pour les en détourner. C'est un usage établi dans la compagnie de donner une bouteille de rhum pour chaque dizaine de martres que les sauvages apportent au fort. Ces MM. les engagés à échanger cette liqueur contre d'autres objets. Et cela se pratique déjà à Temiskaming et à Abbitibbi; aussi s'est-il opéré parmi eux un grand changement, tel que ceux qui ont vu ces indiens il y a trois ans, ne les reconnaîtraient plus. Je voudrais bien pouvoir en dire autant de ceux qui habitent vers les sources de l'Ottawa et de la Gatineau. Mais hélas! la proximité des chantiers, les rapports de nos sauvages avec divers marchands de pelleterie qui sont en concurrence avec l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, les liqueurs enivrantes qu'ils leur apportent deviennent une source de désordres, qui ont bien souvent fait gémir le missionnaire, aussi persistons-nous à dire qu'il faut éloigner nos néophytes de tout contact avec les blancs. Encore si le missionnaire faisait sa résidence habituelle parmi eux, son autorité en retiendrait un grand nombre; je dois dire que si quelques uns se sont laissés séduire, le plus grand nombre a repoussé constamment toute sollicitation. J'ai raconté plus haut la pénitence infligée aux coupables, l'humilité avec laquelle ils s'y étaient soumis. Encore un trait qui fera connaître la bonté de cœur d'un de nos chefs de ces contrées. Il s'est engagé à la tempérance depuis un an et non seulement il y a été fidèle, mais il a fait son possible pour détourner ses guerriers de faire usage de liqueurs enivrantes. Il était absent quand j'avais la mission. A son arrivée, deux de ses chasseurs faisaient leur pénitence publique; ce grand chef vint me trouver, et s'étant mis à genoux à la distance de 10 ou 12 pas, il demanda grâce pour les coupables. Cens-ci touchés de sa bonté, promirent solennellement de ne plus s'enivrer. S'il est vrai de dire, Monseigneur, que le chant est l'âme des missions sauvages, on peut ajouter aussi que les cérémonies religieuses ne font pas des impressions moins profondes. Un service a été célébré dans plusieurs postes pour M. de Bellefeuille, prêtre sulpicien, premier missionnaire